

M. LEGAY. — Jean a trouvé ce qu'il fallait dire, et l'a mis dans un bon ordre. Mais il n'a pas su comment **il fallait le dire**. Après l'*invention* et la *disposition* vient l'*élocution*, c'est-à-dire la *façon de s'exprimer*.

Vous êtes tombé, mon pauvre Jean, dans une erreur où tombent bien d'autres que vous. On s'imagine que les **grands mots** qu'on a vus dans les livres et qu'on ne comprend pas très bien, sont très beaux, et que : *faire un style*, comme disent (et si mal !) les écoliers, c'est employer ces mots-là.

Voilà un enfant de dix ans écrivant à sa tante : il doit écrire **simplement**, comme il parlerait si la tante était là. Prendre un ton pompeux pour dire des choses simples, cela s'appelle de l'*emphase*. Quand une fermière va traire sa vache, elle serait fort mal habillée, si au lieu d'un jupon de laine, elle portait une robe brodée.

Et voyez au paragraphe 4 un des dangers de l'*emphase*. Vous commencez sur un ton magnifique : « que cette année soit tissue de fleurs, » et brusquement la phrase tombe sur ces mots simples : « et que vous vous portiez bien. » Contraste ridicule ! c'est comme un fermier qui aurait sur le dos son habit de cérémonie et à ses pieds ses sabots pleins de paille. — Et le danger des mots qu'on comprend mal ? Voyez ceux-ci : « une année tissue de fleurs ! » Vous comparez l'année de votre tante à un « tissu : » Soit ! Mais un « tissu » se fait avec des fils ou avec des choses qui ressemblent à des fils : est-ce qu'avec des fleurs on peut faire une étoffe ? (Exercice 14.)

EXERCICE 14, sur l'emphase. — Changer en formes *simples* les formes *emphatiques* qui sont imprimées en italique.

LA PÊCHE AUX ÉCREVISSSES.

Ma chère Marie,

1. *Nous fîmes tous amèrement affligés*, hier soir, en apprenant que tu étais enrhumée et que tu ne viendrais pas avec nous à la pêche aux écrevisses. Tout en pêchant, *ma pensée s'envolait vers toi*, et je me promettais du moins *de te dépeindre les joies que nous avions goûtées*.

2. Tu connais bien cet endroit où la rivière *promène ses flots à travers* la grande prairie, un peu au-dessous du moulin

III. — CE QU'IL FAUT FAIRE (*suite*).

(Conseils particuliers).

M. LEGAY. — Je vous ai donné des conseils *généraux*, qui vous seront utiles pour *tous* les genres de devoirs : **descriptions, narrations, lettres**. Parlons de chacun de ces genres en particulier.

Michaud. Il y a là une rangée de vieux saules penchés sur le bord de la berge, comme s'ils allaient tomber *dans les ondes*.

3. C'est là qu'on trouve les écrevisses ; car elles aiment l'eau limpide et elles se logent dans les creux de la berge qui est assez haute.

4. Nous sommes partis, papa, mes deux frères et moi ; il était huit heures et demie. *Déjà la nuit avait étendu ses sombres ténèbres*. Mes frères allaient en avant, portant l'attirail de pêche ; moi je marchais avec papa, et je portais la lanterne.

5. Je ne m'étais jamais promenée si tard *sur les rives de ce cours d'eau* ; toi non plus, sans doute ; figure-toi que la rivière, à cette heure-là, ne ressemble plus du tout à ce qu'elle est, *alors que l'astre du jour répand sa lumière*.

6. Un brouillard *avait déroulé son voile de vapeurs* sur l'eau et sur la prairie. La lanterne n'éclairait qu'à trois pas autour de nous ; au delà, le sentier, l'herbe, les arbres, allaient en s'effaçant peu à peu et disparaissaient dans l'ombre.

7. On entendait bien l'*humide élément* clapoter contre la berge, mais on ne le voyait pas. Les bons vieux saules, devant lesquels j'ai passé tant de fois, n'avaient pas leur air ordinaire ; l'un après l'autre, ils apparaissaient un moment dans la lueur de la lanterne ; ils avaient l'air de gens qui nous attendaient et nous regardaient passer. *Mon âme ne ressentait point d'effroi* ; mais cependant, je ne lâchais pas la main de papa.

8. Nous nous sommes arrêtés ; nous avons disposé nos pêchettes. *Que ton imagination se dépeigne* de petites assiettes en filet, entourées d'un cercle en gros fil de fer. Elles sont suspendues par trois ficelles, comme un plateau de balance. Au centre de chaque filet, *celui à qui je dois le jour* avait attaché un morceau de viande corrompue. Puis nous avons laissé descendre doucement les pêchettes *dans le sein des eaux*, de manière qu'elles reposaient à plat sur le fond de la rivière.

9. Chaque pêchette était attachée à une longue corde dont nous enroulions le bout autour d'un tronc de saule.

10. Je trouvais les préparatifs un peu longs ; mais comme c'est amusant quand on retire les pêchettes ! On attend un quart

14. LA DESCRIPTION.

RÈGLE. — 31. Pour faire une bonne description, il faut dire ce qu'on voit, ou se représenter en idée la chose à décrire.

M. LEGAY. — Que fait le *peintre*? Il copie ce qu'il voit, si bien que les gens, en regardant son *tableau*, ont la même impression qu'ils auraient en regardant la *réalité*. Une *description* est la même chose. On copie ce qu'on voit; ou bien, on ferme les yeux; on se représente en idée la chose à décrire, et on la copie.

Je vous donne en devoir : *Le passage du train express*. Supposez que vous êtes dans la campagne, le long de la haie qui borde la voie. Que voyez-vous? Qu'entendez-vous? Quelle impression ressentez-vous? — **Dites-le**; et le devoir sera bien fait.

d'heure pour laisser aux écrevisses le temps de venir dans le filet; puis on tire. C'est le moment où les âmes sont en proie à l'émotion. On se demande : Y a-t-il quelque chose? On avance la lanterne; on se penche pour voir plus vite. On aperçoit ces animaux à la sombre couleur qui remuent dans la pêchette. Des cris d'allégresse s'échappaient de nos lèvres; nous comptons : « Il y en a deux! il y en a quatre! » C'est moi qui avançais le panier pour y mettre notre pêche.

11. Seulement il fallait prendre ces crustacés pour les mettre dans notre récipient. Mes frères se moquaient de moi, parce que d'abord j'étais émue par la crainte. Souvent elles s'accrochent aux mailles du filet; il faut tirer fort pour les faire lâcher; et elles ouvrent leurs pinces comme si elles étaient en colère. Mais papa m'a montré comment on s'y prend; on les saisit par le milieu du corps, au-dessous des pinces et on les jette dans le panier. Le succès a couronné notre entreprise. Quand nous avons regagné notre demeure sur les dix heures, nous avons plus de cinquante écrevisses.

12. Ce matin, ma chère Marie, je t'envoie avec ma lettre une part de ce que nous avons pris. Je me flatte de la douce espérance que ton rhume sera vite guéri, et que, la première fois, rien ne t'empêchera de venir te mêler à nos ébats joyeux; car papa a promis de nous mener bientôt à la pêche.

13. Je t'embrasse de tout cœur.

Ton amie bien dévouée,

LUCIE.

31. Comment peut-on faire une bonne description?

LE PASSAGE DU TRAIN EXPRESS.

Devoir de Jean.

1. Là-bas, au bout des rails qui s'allongent sans fin, apparaît un point noir, une fumée blanche : c'est l'express.

C'est juste et bref; bien; ici, il faut aller vite : le principal sera de décrire le train, quand il sera devant vous.

2. Il approche; la terre tremble; le voilà devant nous.

Après « il approche, » j'ajoute : « il grossit à vue d'œil; » cela donne la sensation de la rapidité.

3. D'abord la locomotive énorme; de la cheminée, des bouffées de fumée jaillissent en saccades pressées; sur les flancs, des tiges d'acier vont et viennent, d'un mouvement infatigable et sûr.

Une locomotive qui passe ainsi, c'est une chose très forte, presque effrayante; c'est pour rendre cette impression que j'ajoute : toute de fer, de cuivre et d'acier; que je parle des charbons ardents.

4. Des plaques de métal, percées d'un trou rond et munies d'une vitre, permettent au mécanicien de voir devant lui et le protègent du vent.

Mauvais! Ce serait bien si vous aviez à décrire, avec détails techniques, une machine au repos. Mais vous avez à dire l'effet qu'elle vous produit dans un passage très rapide. Je biffe; à la place, je parle du mécanicien; car il y a une pensée toute naturelle quand on voit passer cette machine énorme, presque terrible; c'est qu'elle obéit à l'homme, comme un cheval dompté à son cavalier.

Correction de M. Legay.

1*. Là-bas, au bout des rails qui s'allongent sans fin, apparaît un point noir, une fumée blanche : c'est l'express.

2*. Il approche, il grossit à vue d'œil; la terre tremble; le voilà devant nous.

3*. D'abord la locomotive énorme, toute de fer, de cuivre et d'acier; de la cheminée, des bouffées de fumée jaillissent en saccades pressées; en dessous, c'est une pluie de charbons ardents; sur les flancs, des tiges d'acier vont et viennent, d'un mouvement infatigable et sûr.

4*. Sur la machine un homme est debout, la main sur un levier; c'est lui qui dirige cette force puissante et docile.

5. Puis, c'est la file des wagons : des têtes curieuses apparaissent aux portières et regardent le paysage.

5*. Le bruit des roues sans nombre assourdit l'oreille; l'œil est fatigué par ces formes fugitives qui se succèdent trop vite pour qu'il puisse les fixer.

Mauvais ! que m'importent les têtes des voyageurs ? Ce que je veux, c'est l'effet que produit sur vous ce passage brusque et presque effrayant.

6. Le train file; c'est maintenant une trainée noire qui s'en va, diminuant dans l'éloignement.

6*. Le train file; c'est maintenant une trainée noire qui s'en va, diminuant dans l'éloignement.

Bien ! Vous avez raison d'être bref. L'effet une fois produit, vous faites disparaître votre train.

7. Bientôt tout a disparu : une longue fumée blanche, qui flotte encore dans l'air, roule et se dissipe peu à peu.

7*. Bientôt tout a disparu : une longue fumée blanche, qui flotte encore dans l'air, roule et se dissipe peu à peu.

La dernière phrase est bonne : elle marque bien le calme qui succède à ce bruit, à cette rapidité étourdissante. (Exercices 15 et 16.)

EXERCICE 15, sur la description. — Complétez la description et rendez-la plus intéressante.

UNE APRÈS-MIDI D'ÉTÉ AU VILLAGE.

1. Il est deux heures : on dirait que le village est abandonné. (Pourquoi ? où sont les hommes ? où sont les enfants ?) Le soleil, tombant presque à plomb, emplit de sa lumière (*épithète*) la grande rue (*épithète*). (Y a-t-il de l'ombre ? peu ou beaucoup ? où est-elle ?)

2. On n'entend aucun bruit : c'est l'heure (*épithète*) où, à l'intérieur des maisons (*épithète*), dans l'ombre des salles silencieuses (*ajoutez une deuxième épithète*), les ménagères cousent et tricotent. (Et l'extérieur de la maison ? les volets ? quel air a la maison ?)

3. Tout semble sommeiller sous la chaleur du jour. Par-dessus les murs des jardins, des branches laissent pendre leurs feuilles immobiles. (Pourquoi sont-elles immobiles ?)

4. Les basses-cours se taisent. Ça et là, (où ? à l'ombre ou au soleil ?) des poules dorment à demi. (Décrivez leur attitude.)

5. Devant la porte d'une cour (*épithète*), un chien de ferme (dans quelle attitude ?) s'allonge (comment ? mettez un adjectif), ouvrant à peine son œil (*épithète*) quand une piqûre de mouche le fait tressaillir d'un frémissement (*épithète*).

15. LA NARRATION.

RÈGLE. — 32. Pour faire une bonne narration, il faut raconter les faits dans leur *ordre naturel*; insister sur ceux qu'on veut faire *ressortir*, passer rapidement sur les autres; en un mot, faire en sorte que le lecteur **croie assister** à l'événement, **voie** les mêmes choses que vous, **ressente** les mêmes impressions.

M. LEGAY. — Quand vous faites une narration, vous *racontez* un fait que vous avez vu, de vos yeux ou en imagination. Votre but, c'est que le lecteur **croie assister** à ce fait, **voie** les mêmes choses que vous, **ressente** les mêmes impressions.

6. Parfois, un bruit (*épithète*) traverse et réveille le silence de la rue; c'est le mugissement (*épithète*) d'une vache, qui là-bas (où ?) rumine (dans quelle attitude ?); ce sont des voix (*épithète*), d'enfants qui répètent en chœur (où ?) les lettres de l'alphabet.

7. Puis, le bruit s'éteint; de nouveau tout se tait, comme si le village reprenait son sommeil (*épithète*).

16. AUTRE EXERCICE. — UN SOIR D'ÉTÉ AU VILLAGE.

1. Le soir est venu : sous la clarté (*épithète*) du couchant, le village s'emplit de mouvement. (Ajoutez deux autres substantifs dans le même sens). Toutes les fenêtres sont ouvertes (pour laisser entrer quoi ?). On aperçoit de la rue les ménagères (*épithète*); elles vont et viennent (pourquoi ? que font-elles à cette heure ?) autour de la cheminée qui... (ajoutez un verbe).

2. Dans la cour des fermes, les poules (*épithète*) gloussent autour des servantes qui... (que viennent faire les servantes à cette heure ?). Des bandes de canards (*épithète*), (dites d'où ils reviennent) rentrent au logis. (Décrivez leur façon de marcher.)

3. Sur la corniche du colombier, les pigeons (*épithète*) s'abattent (dites avec quel bruit); et les grandes vaches (*épithète*) reviennent des pâtures (avec quelle allure ?).

4. La rue est pleine de cris (*épithète*) d'enfants qui... (que font-ils ?). Les hommes reviennent (d'où), (que portent-ils ?) Des charriots (*épithète*) passent, rapportant des prairies leur charge de foin (deux *épithètes*), qui se balance (comment ? mettez un

32. Comment peut-on faire une bonne narration ?

Avant d'écrire, racontez-vous le fait à vous-mêmes. Il va sans dire que vous n'inventerez rien d'in vraisemblable. Le lecteur dirait : ce n'est pas vrai, et c'est ridicule. Puis, il faut que le lecteur *suive aisément le récit et le comprenne*. Donc, vous rangerez ces faits *dans leur ordre naturel*; sinon, le lecteur dirait : je n'y suis plus; comment cela arrive-t-il? Si vous racontez un incendie, vous ne ferez pas arriver les pompiers avant d'avoir montré la maison qui brûle; si vous racontez qu'un enfant est tombé dans un puits, vous direz d'abord pourquoi il s'est penché sur la margelle et comment sa tête a entraîné le reste du corps.

Rappelez-vous les *pourquoi?* et les *comment?* — Mais vous ne prendrez pas n'importe quel détail. Vous choisirez.

Si la narration est *effrayante*, vous choisirez surtout ce qui peut causer l'*effroi*.

Racontant un incendie *terrible*, qui a lieu la nuit, vous ne montrerez pas les têtes effarées et *comiques* des gens en bonnet de coton qui se mettent aux fenêtres.

Faisant une narration qui doit *faire rire*, vous choisirez ce qui est *plaisant*.

Si vous racontez l'aventure amusante d'une petite gourmande qui, grimpée sur une chaise pour atteindre une terrine où elle espère trouver des prunes, trouve, à la place, des écrevisses qui la pincent, vous ne direz pas que la gourmande en tombant, se casse la tête et meurt.

Voici un sujet de rédaction :

UN SAUVETAGE DANS UN INCENDIE.

CANEVAS. 1. Une nuit l'incendie s'allume chez Durand.

adverbe) à chaque tour de roue. Une odeur (*épithète*) de foin coupé se répand derrière eux; tandis qu'autour des chevaux (*épithète*), les chiens (*épithète*) sautent. (*Ajoutez un deuxième verbe.*)

5. Sur le seuil des portes, les vieux parents sont assis et regardent. (*Quoi?*)

6. Peu à peu, le jour baisse; la rue devient déserte; les premières étoiles scintillent dans le ciel (*épithète*); des fenêtres s'éclairent çà et là, sur la façade (*épithète*) des maisons.

7. Bientôt les derniers bruits s'éteignent; tous les volets sont clos, et le village (*épithète*) s'endort sous le ciel étoilé.

— 2. Effroi dans le village; on accourt. — 3. Durand sort, éperdu, entraînant sa femme. — 4. L'enfant est resté au premier étage; il va être brûlé; il est sauvé par un brave homme.

Devoir de Jean.

1. Au milieu de la nuit, une rumeur réveille le village endormi. Des fenêtres s'éclairent et s'ouvrent; des gens passent en courant; une lueur rouge éclaire le ciel. On s'interroge à la hâte. « Qu'y a-t-il? — C'est le feu! — Où? — Là-bas, chez Durand. »

2. Bientôt, devant la maison qui brûle, une foule est réunie. Dans la lumière effrayante de l'incendie, on va, on vient, on s'agite, on perd la tête.

M. LEGAY. — Je n'ai rien à dire de ces deux paragraphes qui sont bons, et j'arrive au paragraphe 3.

3. A la première alerte, Durand, à demi-vêtu, avait couru appeler du secours. Quand il revint, les progrès du feu étaient effrayants. Durand monte, comme un fou, au premier étage; c'est là que sont sa femme et son enfant. Ébloui par la flamme, aveuglé par la fumée, à tâtons, il trouve sa femme qui était évanouie. Éperdu, il l'emporte à demi-asphyxiée, se heurtant, se blessant. Il la dépose dans la rue, et lui-même tombe épuisé. Des voisins les entourent et les soignent.

M. LEGAY. — Très bien; les faits sont présentés dans un ordre clair, et l'on voit bien comment les choses se passent. Et puis, Jean s'est dit : « Mais si le père et la mère se sauvent en laissant leur petit pour aller plus vite, on pensera : « Ce sont de vilaines gens » ; et l'on aura moins de plaisir quand l'enfant leur sera rendu. Alors, il a expliqué comment l'enfant est oublié : la mère est évanouie; le père est presque asphyxié, blessé, épuisé; il faut bien que ce soit un autre qui aille chercher l'enfant.

16. Le paragraphe de résistance.

M. LEGAY. — Ce paragraphe a un autre mérite; il est court. Jean aurait pu l'allonger, raconter en détail le moment où le mari cherche sa femme. Mais quel est le sujet? Le sauvetage de l'enfant? Le reste n'est que *préparation*; c'est pour le paragraphe du sauvetage qu'il faut se réserver. — Une comparaison : j'ai pour dîner : soupe, radis, gigot, salade, fromage. Quel est le plat de résistance, pour lequel je

réserve mon appétit? C'est le gigot. Dans une narration, il y a aussi le **paragraphe de résistance**. Ici, c'était le paragraphe 4.

Voyons comment Jean s'en est tiré.

4. Tout à coup, la mère revint à elle et cria : « Mon enfant ! il est là, dans la chambre, au fond ! » Elle montrait la fenêtre ; elle regardait les gens, répétant : « Pour l'amour de vos enfants, allez me chercher le mien ! »

— Bien. La peine qu'on éprouve à voir la douleur de la mère fait que tout à l'heure on aura plus de joie.

Les gens restaient silencieux. La maison était déjà tout en flammes. On entendit l'escalier qui s'écroulait ; la mère criait et pleurait.

— Et ces gens qui ont peur ? Et le danger qui grandit ? On admirera davantage le brave homme qui va paraître. Jean a raison d'allonger le passage. Le lecteur voit que le temps passe ; il s'inquiète ; il se dit : est-ce qu'il ne va pas venir un sauveur ?

Un homme fendit la foule ; il portait une échelle : c'était Ricourt, un ancien soldat. Il planta l'échelle devant la fenêtre toute rouge, et, résolument, il monta. On le vit entrer et disparaître dans la maison en feu.

— Bon ! En France, nous aimons le soldat, et au régiment, on apprend la bravoure. — « Fenêtre toute rouge. » Ceci n'est pas inutile ; cette rougeur rappelle le feu, le danger qui attend Ricourt au haut de l'échelle.

Une angoisse serrait les gens à la gorge. Deux minutes s'écoulèrent : les minutes sont longues en de pareils moments. On entendait le craquement des cloisons et des planches que le feu rongeaient. Chacun pensait : tout va s'effondrer ; Ricourt aura-t-il le temps ?

— Bien. Jean aurait pu dire : « Ricourt entra et bientôt ressortit, tenant l'enfant. » Mais il a raison de laisser aux gens le temps d'avoir peur pour Ricourt ; et le lecteur a peur aussi ; et il y aura un soulagement quand Ricourt reparaitra.

Le voilà qui reparait ! Ah ! le brave homme ! Il tient l'enfant

dans ses bras ; il descend ; il va vers la mère qui le regarde venir en pleurant, et tend les bras sans pouvoir rien dire.

— Ah ! le brave homme ! Oui ; après cette émotion, c'est la pensée qui sort de tous les cœurs.

« Tenez, dit-il, madame Durand ; ne pleurez pas : voilà le petit ; il n'a pas de mal. »

— Ce petit discours est très simple et n'en vaut que mieux. Les braves gens ne font pas de phrases ; et plus un homme héroïque est simple, plus son héroïsme paraît beau.

17. Tirer parti des circonstances que fournit le sujet.

RÈGLE. — 33. Quand on fait une narration, on doit éviter de dire les choses **sèchement**. On doit, au contraire, s'appliquer à tirer parti des circonstances qui rendent le récit *intéressant*.

M. LEGAY. — Lorsque vous faites une narration, votre défaut, à presque tous, c'est de dire les choses *sèchement*, sans savoir ajouter ce qui rendrait le récit intéressant. C'est que vous ne réfléchissez pas aux *circonstances* dont vous pourriez tirer parti. Vous racontez *en gros* sans chercher les *détails*. Bien entendu, il ne s'agit pas d'*allonger* pour ne *rien dire*, et de mettre des *mots sans idées*. Il s'agit de trouver des idées qui fassent qu'on *croie voir* les choses et les gens dont vous parlez.

Ainsi, comparez le devoir suivant de Jean avec le corrigé qui est bien plus intéressant, vous verrez que la différence vient de ce que le corrigé a tiré parti des *circonstances* auxquelles Jean n'avait pas pensé.

LE COLPORTEUR ET LES SINGES.

Devoir de Jean.

Correction de M. Legay.

L'élève expliquera la raison de chaque addition.

1. Voici ce qu'un jour, Marius Barbassou, colporteur en

1*. Voici ce qu'un jour, au *cabanot*, Marius Barbassou,

bonneterie, racontait à ses amis.

2. Vous savez qu'il y a deux ans, je m'en allai faire du commerce en Tunisie. L'idée me vint d'aller offrir mes marchandises dans les villages, à l'intérieur du pays; et je partis, mes deux ballots sur le dos.

Un soir, je m'aperçus que j'étais égaré. Je me dis : « Marius, mon ami, pourquoi ne dormirais-tu pas ici? Demain, tu retrouveras ton chemin. » C'était près d'un bouquet de citronniers. Je m'installai. J'ouvris un paquet; je pris un des bonnets de coton, et m'endormis.

3. Quand je m'éveillai, il faisait grand jour. J'allai à mon paquet pour y remettre mon bonnet de coton, à côté des autres. — Oui; mais les autres n'y étaient plus! Vous pouvez croire que je fus étonné. Je regardais autour de moi, et je ne trouvais rien. J'allais partir, quand je lève la tête. C'étaient des singes accrochés aux branches des citronniers et qui me regardaient, coiffés de mes bonnets de coton! Je n'avais pas envie de rire. D'en bas, je leur montrai le poing; du haut

colporteur en bonneterie, racontait à ses amis, *quand il fut revenu en Gascogne, son pays natal.*

2*. Vous savez qu'il y a deux ans, à la suite de l'expédition française, je m'en allai faire du commerce en Tunisie. L'idée me vint d'aller offrir mes marchandises dans les villages, à l'intérieur du pays; et je partis *bravement*, mes deux ballots sur le dos.

Un soir, je m'aperçus que j'étais égaré. *Je regarde autour de moi : personne; pas une maison, pas un passant. J'avais fait une longue route par la chaleur.* Je me dis : « Marius, mon ami, pourquoi ne dormirais-tu pas ici? Demain, tu retrouveras ton chemin. » C'était près d'un bouquet de citronniers. Je m'installai. *Comme les nuits sont fraîches dans ce pays-là, j'ouvris un paquet; je pris un des bonnets de coton, et, l'enfonçant sur mes oreilles, je m'endormis profondément, en homme qui a fait plusieurs lieues sous le soleil d'Afrique.*

3*. Quand je m'éveillai, il faisait grand jour. J'allai à mon paquet *que j'avais laissé ouvert*, pour y remettre mon bonnet de coton, à côté des autres. — Oui; mais les autres n'y étaient plus! Vous pouvez croire que je fus étonné. *Quel pouvait être le voleur, dans ce lieu désert? Pourquoi, volant un ballot, n'avait-il pas volé l'autre?* Je regardais autour de moi et je ne trouvais rien. J'allais partir quand, *entendant du bruit dans les branches*, je lève la tête. *Qu'est-ce que*

des citronniers, les drôles tendirent vers moi leurs pattes noires.

4. J'essayai autre chose. Je ramassai un citron et je le lançai sur un des singes. Aussitôt tous disparurent derrière les feuilles. Mais alors, ils cueillirent des citrons qu'ils me lancèrent sur la tête. Je dus renoncer à la lutte.

5. C'est alors qu'il me vint une idée lumineuse. J'élevai la main droite en l'air, au-dessus de ma tête. J'arrachai de ma

j'aperçois? Des singes accrochés aux branches des citronniers, et qui me regardaient, morbleu! coiffés de mes bonnets de coton! C'était un spectacle à faire rire que ces petites figures noires et ridées, grimaçant sous les bonnets blancs, trop larges pour leurs petites têtes. Mais à ce moment-là, je n'avais pas envie de rire. Comment rattraper mon bien? Comment attendre mes voleurs perchés sur les plus hautes branches? D'en bas, je leur montrai le poing, je pris des airs de menace; du haut des citronniers, les drôles tendirent vers moi leurs pattes noires, et me firent d'horribles grimaces.

4*. J'essayai autre chose. Je ramassai un citron *qui était tombé à terre*; et, *de toutes mes forces*, je le lançai sur un des singes. Aussitôt, tous disparurent derrière les feuilles. Mais alors, *(vous savez que ces animaux-là s'amuse à imiter tous les mouvements qu'ils voient faire)*, ils cueillirent des citrons qu'ils lancèrent sur la tête. *La colère me prit; je ramassais les citrons que les singes me lançaient, je visais partout où je voyais, dans l'épaisseur des feuilles vertes, apparaître un de mes bonnets sur la tête d'un de mes voleurs. Je dus renoncer à la lutte; ils étaient trop nombreux; ils étaient abrités par les feuilles; et puis, les coquins visaient bien.*

5*. C'est alors qu'il me vint une idée lumineuse, *comme il en vient souvent à nous autres de Gascogne; car nous sommes*

tête mon bonnet que je n'avais pas pensé à retirer, et, vlan! je le jette par terre! Et du haut des citronniers, c'est une pluie de bonnets! Vous pensez que je ne fus pas long à les ramasser. En un clin d'œil, le paquet fut fermé; je repris ma charge et je partis.

gens subtils. J'éleve la main droite en l'air, au-dessus de ma tête. Du coin de l'œil, j'observe mes singes: ils en font autant que moi; toutes les petites mains noires se dressent au-dessus des petites têtes. J'arrache de ma tête mon bonnet que, dans mon trouble, je n'avais pas pensé à retirer; et, vlan! je le jette par terre! Et mes singes continuent à m'imiter. Et du haut des citronniers, c'est une pluie de bonnets! Vous pensez que je ne fus pas long à les ramasser; autrement, les singes auraient eu le temps de descendre et de venir encore faire comme moi. En un clin d'œil, le paquet fut fermé; je repris ma charge et je partis.

Et voilà, mes amis, comment je me tirai d'affaire.

Et voilà, mes amis, comment je me tirai d'affaire.

18. Faire parler les personnages (style direct).

RÈGLE. — 34. Pour donner plus de vivacité au récit il est bon de faire parler les personnes. C'est ce qu'on appelle le *style direct*.

UN PETIT ÉGOÏSTE.

Devoir de Jean.

1. Une mère et son petit garçon voyageaient en wagon. En face d'eux était un vieillard qu'ils ne connaissaient pas.

2. Ernest était égoïste, comme le sont les enfants gâtés, et pensait que les autres devaient se gêner pour lui.

3. Sa mère occupait le coin du wagon. L'enfant lui demanda si elle était bien dans son coin;

Correction de M. Legay.

1*. Une mère et son petit garçon voyageaient en wagon. En face d'eux était un vieillard qu'ils ne connaissaient pas.

2*. Ernest était égoïste, comme le sont les enfants gâtés, et pensait que les autres devaient se gêner pour lui.

3*. Sa mère occupait le coin du wagon. « Maman, dit-il, est-ce que tu es bien dans ton

si elle avait le dos bien appuyé; si, par la portière, il ne venait pas trop de vent; enfin, si la place était bonne.

4. La mère répondait toujours oui à son petit chéri, comme elle l'appelait; et elle était heureuse, trouvant qu'Ernest était plein d'attentions pour elle. Mais M. Ernest avait une autre idée: il demanda à sa mère de lui céder cette bonne place; et il se leva pour la prendre. La mère céda pour ne pas faire honte à son fils devant un étranger.

5. Le vieillard sortit alors d'un petit panier une belle pêche. Il demanda à Ernest s'il aimait les fruits, lui montra comme la pêche était à point et, sans doute, juteuse; il ajouta qu'il serait agréable de la manger par ce temps chaud. Ernest répondait toujours oui, avec un air aimable, pensant que le vieillard voulait lui offrir au moins la moitié de la pêche. Mais celui-ci, avec un air de gourmand qui se régale, mangea la pêche entière devant Ernest, qui rougit.

6. Puis, le vieillard se tourna vers la mère et la pria de l'excuser d'avoir donné une petite leçon à son fils, ajoutant qu'il avait voulu lui montrer ce que c'est que l'égoïsme.

coin? — Oui mon enfant. — Tu as le dos bien appuyé? — Oui, mon chéri. — Il ne te vient pas trop de vent par la portière? — Non, mon petit chéri. »

4*. La mère était heureuse, trouvant que son fils était plein d'attentions pour elle. « Alors, ta place est très bonne? — Oui, mon bijou. — Eh bien, donne-la-moi, » dit M. Ernest, en se levant. La mère céda pour ne pas faire honte à son fils devant un étranger.

5*. Le vieillard sortit alors d'un petit panier une belle pêche. « Aimez-vous les fruits, mon petit ami? dit-il à Ernest. — Oh! oui, monsieur. — Voilà, n'est-ce pas, une belle pêche! — Oh! oui, monsieur. Ernest se disait: il va m'en donner au moins la moitié. — « Elle est à point et doit être juteuse? — Oh! ça, oui, monsieur, dit Ernest, tout souriant. — Et par ce temps chaud, une pêche est doublement agréable. — Oh! dame, oui, monsieur. » Alors le vieillard, avec un air de gourmand qui se régale, mangea la pêche entière, devant Ernest, qui rougit.

6*. « Madame, dit le vieillard, en se tournant vers la mère, excusez-moi d'avoir donné une petite leçon à votre fils. J'ai voulu lui montrer ce que c'est que l'égoïsme. »

M. LEGAY. — Le devoir de Jean est bien fait. Mais je vous ai dit souvent qu'il est bon, dans une narration, de faire parler les personnes. Le corrigé en est un exemple. Je n'ai rien ajouté; j'ai mis seulement au **style direct**, en dia-

logue, ce que Jean avait mis au style indirect. Le récit y gagne en vivacité.

Remarquez de plus qu'en faisant converser vos personnages, vous n'avez pas besoin de toujours répéter : « dit-il, répondit-il. » (Exercice 17.)

EXERCICE 17, sur le style direct. — Mettez au style direct les passages en italique.

UN VOLEUR PRIS AU PIÈGE.

1. Un fermier parcourait le champ de foire, où les maquignons offraient des chevaux à vendre. Huit jours avant, on lui avait volé un cheval, et le fermier pensait *que peut-être son voleur, pressé d'argent, aurait l'imprudence de venir là vendre la bête*. Notre homme allait donc çà et là, regardant les chevaux et les marchands.

2. Tout à coup, il crut reconnaître son cheval, qu'un garçon de vingt ans cherchait à vendre à un paysan. Pendant que le jeune homme était occupé à débattre le prix avec son acheteur, le fermier s'approcha, et lui posant la main sur l'épaule, *il lui demanda rudement s'il était bien sûr que ce cheval fût à lui*. L'autre se retourna et, sans se déconcerter, *demanda insolument au fermier s'il le prenait pour un voleur*. Le fermier *répondit au jeune homme qu'il ne savait pas s'il était un voleur, mais qu'il savait bien que ce cheval-là lui avait été volé*.

3. Au bruit de la discussion, des paysans s'étaient approchés et faisaient cercle. Le jeune homme prenait l'air indigné d'un innocent qu'on accuse. Il s'adressait aux gens, tâchant de les mettre de son côté.

Il disait que si son cheval ressemblait à celui qu'on avait volé à cet homme, ce n'était pas sa faute ; il ajoutait qu'il ne suffit pas d'appeler un homme voleur, qu'il faut prouver ce qu'on dit. Le garçon parlait avec un tel air de sincérité que le public paraissait lui donner raison. Le fermier se défendait de son mieux, *répétant en jurant qu'il ne se trompait pas ; que ce cheval était bien le sien ; qu'on le lui avait volé dans sa pâture, il y avait huit jours*. Il disait que si ce garçon n'était pas le voleur, il devait dire au moins à qui il avait acheté le cheval. L'autre répondait que ce cheval était dans sa maison depuis plus de trois ans ; qu'il le savait bien, puisque c'était lui qui le soignait. Il ajoutait que son père, qui habitait à dix lieues de là, à Neuwizy, l'avait envoyé le vendre ; et que s'il y avait ici des gens de chez lui, ils diraient bien qu'il n'était pas un voleur.

4. Cette assurance déconcertait le fermier ; pourtant, plus il regardait le cheval, plus il était sûr de son fait. Tout à coup, il prit sur son bras la blouse que les fermiers ont l'habitude de por-

19. LA LETTRE.

RÈGLES. — 35. Une lettre est une conversation que l'on a par écrit avec une personne absente.

36. La première qualité de la lettre est le naturel.

37. Au lieu de chercher de *grands mots* et de *belles phrases*, supposez que la personne est là, devant vous, et qu'au lieu de lui *écrire*, vous lui *parlez*.

M. LEGAY. — Une lettre est la même chose qu'un discours. Que ce mot *discours* ne vous effraye pas. Un député, à la tribune, fait un discours ; un enfant qui, demandant à sa mère la permission d'aller faire une partie avec un camarade, lui expose ses petites raisons, fait aussi un discours. *Une lettre est un discours que vous écrivez à une personne absente, au lieu de lui parler*. Vous savez parler aux gens, n'est-ce pas ? et leur dire ce que vous voulez ; vous savez faire un discours ; donc, vous savez faire une lettre.

20. Le Ton.

M. LEGAY. — Vous ne parlez pas sur le même ton à tout le monde ; chaque jour, vous parlez à votre père, à votre maître, à vos camarades, à des étrangers ; et vous parlez

ter par-dessus leur veste et qu'ils retirent en arrivant à la ville. Il s'approcha du cheval et lui jeta rapidement la blouse sur la tête ; puis, il dit au jeune homme que, puisqu'il soignait cette bête depuis trois ans, il devait la connaître, et qu'il pourrait dire en conséquence de quel œil elle était borgne. Le garçon, qui était en effet le voleur, ne s'était pas aperçu que le cheval fût borgne ; mais il voulut payer d'audace, pensant que *peut-être il aurait la chance de tomber juste ; et il répondit, avec un air d'assurance, que le cheval était borgne de l'œil gauche*.

5. Alors le fermier enleva la blouse, et, montrant la tête du cheval, il dit que tous voyaient bien que le cheval n'était borgne d'aucun œil, et que ce garçon était un menteur et un voleur. Autour, les gens riaient de la présence d'esprit du fermier. Le voleur, décontenancé, avoua, fut arrêté ; et le fermier rentra en possession de son cheval.

35. Qu'est-ce qu'une lettre ?

36. Quelle est la première qualité d'une lettre ?

37. A quelles conditions fait-on une bonne lettre ?

différemment à ces personnes *différentes*. Un enfant qui demande une livre de sucre chez l'épicier, ne prend pas le même *ton* que s'il demande à maman un morceau de sucre pour tremper dans le café de papa. Eh bien, faites de même quand vous écrivez une lettre.

Et voici un moyen pratique : au lieu de chercher de **grands mots**, de **belles phrases**, supposez que la personne est là, devant vous, et qu'au lieu de lui *écrire*, vous lui *parlez*.

Vous écrivez à votre tante la fermière ? **Représentez-vous la brave tante, bonne et simple, chez elle**, au moment où elle tient votre lettre, disant : « Ça, c'est mon petit Jules qui m'écrit ; » et votre bon sens vous indiquera naturellement le ton qu'il faut prendre.

Vous écrivez à un industriel pour lui demander une place ? **Représentez-vous votre futur patron, dans son cabinet** ; supposez que vous allez le voir vous-même, que vous entrez chez lui comme un garçon poli, plein de déférence, qui veut donner de lui une bonne idée ; vous n'aurez pas besoin de chercher pour trouver le ton convenable.

21. La Formule de la fin.

RÈGLES. — 38. Pour trouver la formule de la fin d'une lettre, il suffit de vous demander quels sentiments vous devez à la personne qui recevra la lettre, et ce qu'elle attend de vous : affection, obéissance, reconnaissance, dévouement ou respect.

39. Il est de règle, en écrivant, d'être plus poli qu'en parlant.

40. Dans une lettre, un mot simplement *malsonnant* prend tout de suite un caractère injurieux. Tournez sept fois la plume dans vos doigts avant d'écrire ce mot, ou plutôt ne l'écrivez pas.

M. LEGAY. — Une lettre est une visite que vous faites par

38. Comment trouve-t-on la formule de la fin d'une lettre ?
 39. Parlez de la politesse dans une lettre ?
 40. Quel caractère prend, dans une lettre un mot *malsonnant* ?

écrit. La formule de la fin est le salut que vous faites à la personne en la quittant.

En visite.

1. Vous quittez un fournisseur, un étranger, en lui disant : « Monsieur, je vous salue. »

2. Vous dites adieu à un camarade, en lui donnant une bonne poignée de main.

3. Vous quittez une personne que vous aimez tendrement, en l'embrassant.

4. Vous allez quitter votre père pour quelque temps : vous l'embrassez à grands bras et sur les deux joues.

5. Vous quittez une personne âgée ou plus élevée que vous ; vous la saluez d'un air respectueux.

Dans une lettre.

1*. Dans une lettre, vous direz : *Agréez, monsieur, mes salutations* (ou *mes civilités empressées*.)

2*. Dans une lettre, vous direz : *Je te serre cordialement la main. Ton ami, X...*

3*. Dans une lettre, vous direz : *Je t'embrasse de tout mon cœur. Ton ami dévoué, X...*

4*. Dans une lettre, vous mettez : *Cher père, je t'embrasse sur les deux joues. Ton fils qui t'aime de tout cœur, X...*

5*. Dans une lettre : *Agréez, monsieur, je vous prie, l'assurance* (ou *l'expression*) *de mon respect*.

Par ce moyen pratique, il vous est facile de trouver vous-mêmes toutes les formules dont vous avez besoin. Demandez-vous quels sentiments vous devez à la personne qui recevra votre lettre, et ce qu'elle attend de vous : affection, obéissance, reconnaissance, dévouement ? Et priez-la d'agréer l'expression des sentiments que vous lui devez.

Remarquez qu'il est de règle, en écrivant, d'être plus poli qu'en parlant. Celui que vous quitteriez en lui disant : « Je vous salue, » vous lui écririez : « J'ai bien l'honneur de vous saluer. »

Celui que vous quitteriez en lui disant : « Je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi, » vous lui écririez : « Agréez, Monsieur, je vous prie, l'expression de ma gratitude. »

22. Lettres d'affaires.

RÈGLES. — 41. Les qualités que doit rechercher celui qui écrit une lettre d'affaires sont la *brève* et la *précision* ; ajoutons la *punctualité*.

41. Quelles qualités doit-on rechercher dans une lettre d'affaires ?

42. La brièveté consiste à ne dire que ce qu'il faut; — la précision consiste à dire tout ce qu'il faut; — la ponctualité consiste à répondre dans les vingt-quatre heures.

M. LEGAY. — Je suppose que vous écrivez à un fournisseur pour lui demander des marchandises; à un client de votre père pour lui réclamer un paiement; au médecin pour le prier de venir voir un malade, etc., etc. La lettre, qui est alors une simple *lettre d'affaires*, sera naturellement brève, précise, pareille à ce que vous diriez de vive voix.

Mais le ton pourra être très différent. On n'écrit pas à son médecin, comme on écrit à son marchand de beurre. Un médecin n'est pas seulement un homme qu'on paye en échange d'un service; le médecin, comme l'instituteur, vous donne ce que l'argent ne paye pas : son dévouement; et il a droit à votre respect.

Parmi les fournisseurs, il en est avec qui l'on a des relations d'amitié. Parmi les clients qui ne payent pas, il en est à qui l'on rappelle la dette avec ménagement; d'autres, auxquels on est forcé de réclamer d'un ton sec. C'est à vous d'apprécier ces différences.

23. Lettres de famille.

RÈGLES. — 43. Lorsque vous écrivez à un ami, à un membre de votre famille, laissez simplement parler votre cœur.

44. Répondez toujours aux lettres que vous recevez.

M. LEGAY. — Lorsque vous écrivez à quelqu'un de votre famille, mes enfants, laissez simplement parler votre cœur. Vous écrivez à propos d'un événement de famille qui vous a émus : exprimez cette émotion.

42. En quoi consiste la brièveté? quand on écrit à un ami?
 — La précision? — La ponctualité? 44. Que doit-on faire quand on a
 43. Quelle est la règle à suivre | reçu une lettre?

Devoir de Jean. — LETTRE A SA TANTE.

Ma bonne et chère tante,

1. Nous avons eu bien du chagrin, quand nous avons reçu ce matin votre lettre, qui nous annonce la mort de mon oncle.

Bien, c'est simple; quand on a un chagrin sincère, on ne fait pas de phrases. Et Jean a raison d'ajouter : *ce matin*; dans ces cas-là, on répond tout de suite.

2. La dernière fois qu'il est venu nous voir, il était si gai, si bon avec nous! Il nous avait dit qu'il reviendrait bientôt et nous nous faisons une fête de sa visite.

Naturellement, quand une personne meurt, on se rappelle ce qu'elle a fait, ce qu'elle a dit la dernière fois qu'on l'a vue; et l'on se souvient surtout de sa bonté.

3. Et vous, ma chère tante, comme vous devez vous trouver triste et seule! La maison doit vous paraître toute vide.

Oui; il ne faut pas penser seulement à nous, mais à la personne que cette mort frappe encore plus que nous. Rien n'est cruel, après une mort, comme le vide de la maison, où toutes les habitudes sont rompues, où tout rappelle la personne qu'on a perdue.

4. Aussi nous vous prions de venir, dès que vous le pourrez, passer quelque temps chez nous; vous serez entourée de gens qui vous aiment et qui partagent votre chagrin.

Bien. Notre meilleure consolation, c'est de sentir que ceux qui restent nous aiment, et qu'ils ont du chagrin comme nous.

5. Je vous embrasse, ma bonne tante, plus fort encore qu'à l'ordinaire.

Votre neveu, qui vous aime de tout son cœur,

JEAN.

La formule est bonne : quand on a bon cœur et qu'on écrit à une personne affligée, on éprouve le besoin d'être plus affectueux; de même qu'on parle plus doucement à une personne qui pleure. (Exercices 18 et 19.)

EXERCICE 18, sur la lettre. — Expliquez les paragraphes des deux lettres suivantes, comme M. Legay a expliqué les paragraphes de la lettre de Jean à sa tante.

LETTRE DE LOUISE A SA COUSINE.

Ma chère cousine Louise,

1. J'ai le regret de t'apprendre que nous ne pourrons aller

24. **Lettres de demande.**

M. LEGAY. — Souvent on écrit pour obtenir quelque chose : à un camarade, pour qu'il prête un livre ; à l'instituteur, pour qu'il accorde la remise d'une punition ; à un patron, pour qu'il vous prenne en apprentissage ; vous écrivez à la place d'un pauvre homme, qui ne sait pas écrire et qui sollicite un secours. — Vous exposerez vos raisons dans leur ordre naturel. Rappelez-vous la lettre à monsieur Drevet (page 24, Disposition). Mais, *si vous*

jeudi prochain dîner chez tes parents, comme c'était convenu.

2. Il manque en ce moment chez nous deux ouvriers, qui sont partis brusquement ; l'ouvrage presse ; et papa, malgré son désir, ne peut s'absenter.

3. Il est même si accablé d'ouvrage, qu'il n'a pas le temps d'écrire lui-même à ton père ; et il me charge de l'excuser.

4. C'est une grande contrariété pour nous. Te rappelles-tu, ma chère Louise, quel plaisir nous avons eu, la dernière fois que nous avons été dîner chez vous ? Papa, qui voit mon chagrin, me promet que nous irons vous voir dès qu'il lui sera possible.

5. A bientôt, ma chère Louise ; fais encore nos excuses à tes parents, et embrasse-les pour nous, en attendant que je vous embrasse tous de tout mon cœur.

Ta cousine dévouée,
MARIE.

19. **AUTRE EXERCICE.** — LETTRE DE JEAN, FILS D'UNE RICHE FERMIÈRE, A LA MÈRE D'UN DE SES CAMARADES, QUI EST PAUVRE.

Madame,

1. Le docteur Loiseau nous a dit ce matin que mon bon camarade Jules entrait en convalescence, et qu'il avait besoin, pour reprendre des forces, de boire un peu de bon vin.

2. Maman en a justement de très vieux dans sa cave ; elle me charge de vous écrire, pour vous prier de vouloir bien accepter ces bouteilles qu'on vous portera avec la lettre.

3. J'aime beaucoup mon ami Jules ; j'ai été bien inquiet, quand j'ai su qu'il était malade, et je serai bien heureux quand je saurai qu'il va tout à fait bien.

4. Aussi, madame, nous vous offrons ces bouteilles de bon cœur ; veuillez les accepter de même. Maman et moi, nous serons heureux de contribuer au rétablissement de Jules.

5. Je vous prie, Madame, de l'embrasser pour moi, et de vouloir bien agréer mes salutations respectueuses,

JEAN.

demandez une chose, c'est qu'on peut vous la refuser ; et voici un moyen de développement :

25. **La Réponse à l'objection.**

RÈGLE. — 45. Quand vous sollicitez quelque chose par lettre, cherchez les *objections* que pourra faire celui qui vous lira, et répondez-y d'avance.

On peut vous opposer une ou plusieurs raisons, *on peut vous faire une objection*. Ces raisons, cherchez-les et répondez-y d'avance. La chose est si simple que, de vous-mêmes, vous la faites tous les jours.

Voilà Jules qui, de vive voix, demande à sa mère la permission d'aller demain pêcher des écrevisses avec Charles. Jules sait bien que sa mère hésitera, pensant : « *mais* il y a des devoirs à faire ; *mais*, dans la rivière, on peut se noyer, *mais*, tout au moins, on attrape un refroidissement et un mauvais rhume... »

Aussi Jules prend ses précautions : « J'ai fini tous mes devoirs ; tiens, maman, les voilà. N'aie pas peur, maman, le père de Charles viendra avec nous ; et je n'attraperai pas froid : il fait si beau temps et je serai si prudent ! » Si, au lieu de parler, Jules écrivait tout cela, que ferait-il ? Il ferait ce que nous appelons : la **réponse à l'objection**.

Reprenons la lettre à M. Drevet. Vous chercherez l'objection, la réponse qu'il faut y faire, et la place qu'il convient de donner à cette réponse.

Devoir de Jean.

A M. Drevet, fabricant de sucre, à Sin.

Monsieur,

1. J'ai appris qu'une place est vacante dans votre bureau et je désire vivement l'obtenir.

2. J'ai quatorze ans ; j'écris bien ; je sais calculer et je puis rédiger une lettre.

3. Je viens d'obtenir mon certificat d'études.

45. Quelle précaution doit-on prendre quand on sollicite quelque chose

M. LEGAY. — Voyons, Jacques, quelle objection M. Drevet fera-t-il ici?

JACQUES. — Monsieur, M. Drevet dira : « Un enfant de quatorze ans est-il assez robuste pour supporter la fatigue, pour faire des courses? N'est-ce pas un étourdi qui jouera dans le bureau au lieu de travailler? »

M. LEGAY. — Très bien; c'est pourquoi Jean, en garçon avisé, a ajouté ce quatrième paragraphe, qui est la *réponse à l'objection* :

4. Vous trouverez peut-être, Monsieur, que je suis bien jeune pour remplir la place que je sollicite. Mais je suis grand et fort pour mon âge. Mon instituteur a toujours dit à mes parents que j'étais attentif et laborieux; et j'espère que, si vous voulez bien prendre la peine de le consulter, il m'appuiera de son témoignage.

M. LEGAY. — Certainement M. Drevet, après avoir lu ce paragraphe, pensera : « Si cependant ce garçon est grand et fort, je puis essayer. Je parlerai à l'instituteur de Dorignies; si, en effet, c'est un bon sujet, nous verrons. » (Exercices 20 et 21.)

EXERCICE 20, sur la réponse à l'objection. — Ajoutez un paragraphe contenant la réponse à l'objection et mettez-le à la place convenable, parmi les paragraphes des deux lettres suivantes.

LETTRE D'ANDRÉ A UN DE SES CAMARADES.

Mon cher Henri,

1. C'est dans quinze jours que nous passons tous deux l'examen du certificat d'études. Bien que je sois assez indisposé pour ne pouvoir aller en classe, je compte bien être sur pied le jour de l'examen; et déjà, je peux travailler.

2. Mais je suis bien embarrassé pour repasser ma géographie, parce que j'ai égaré mon atlas.

3. Je viens te demander si tu voudrais me prêter le tien : je t'en serais bien reconnaissant.

4. Je te remercie à l'avance, et je te serre la main.

Ton ami dévoué,

André.

21. AUTRE EXERCICE. — LETTRE D'ÉLISE A SA MAÎTRESSE.

Ma chère maîtresse,

1. La rentrée des classes a lieu après-demain; je viens vous demander la permission de revenir seulement la semaine prochaine.

26. La Pécoration.

RÈGLE. — 46. Le solliciteur doit montrer que sa demande est **juste et raisonnable**; il doit aussi s'adresser aux **sentiments de bonté** de celui qu'il sollicite.

M. LEGAY. — La mère de Jules lui a donné la permission d'aller pêcher avec Charles. Est-ce seulement parce que Jules donnait de bonnes raisons? Non; c'est aussi parce que la mère est bonne, qu'elle aime à faire plaisir à Jules. Et Jules le sait bien; car je suis sûr que, pour mieux faire valoir ses raisons, il a ajouté : « Laisse-moi aller; dis, maman? Je serais si content! » Et il est venu près de sa mère, il l'a embrassée. Alors la maman a dit : « Je veux bien! »

Très souvent, lorsqu'une personne vous accorde ce que vous demandez, ce n'est pas seulement parce que votre demande est raisonnable, c'est aussi parce que la personne est bonne et qu'elle trouve du plaisir à vous être agréable. *Celui qu'on sollicite consulte sa raison; il écoute aussi son cœur.* Donc le solliciteur doit montrer que sa demande est **juste et raisonnable**; il doit aussi s'adresser aux **sentiments de bonté** de celui qu'il sollicite.

Jean prouve, dans la lettre qui suit, qu'il sait tout cela :

2. Maman, qui vient d'être malade, est encore très faible; et, en restant à la maison, je lui rends bien des petits services.

3. Elle me dit qu'il faut rentrer tout de suite et ne pas perdre une semaine; mais je vois bien qu'elle consulte surtout mon intérêt; et je crains qu'elle ne se fatigue trop, si je la laisse seule.

4. Si vous m'accordiez la permission que je vous demande, maman n'hésiterait pas à me garder encore huit jours près d'elle; et moi, je serais sans inquiétude sur sa santé.

5. Je vous prie, ma chère maîtresse, d'agréer les sentiments reconnaissants et respectueux de

Votre élève bien dévouée,

Élise.

46. Quelles précautions doit prendre encore un solliciteur?

Devoir de Jean.

A Monsieur Giraud, propriétaire.

1. Monsieur, notre voisin Jacques Rouhault, que vous avez chargé d'élaguer les arbres de votre propriété, s'est blessé hier, d'un coup de serpe, à la jambe. Le médecin dit qu'il sera quinze jours sans pouvoir travailler.

Exposition simple et claire. C'est par là qu'il fallait commencer.

2. Jacques vous prie, Monsieur, de vouloir bien supporter ce retard et de ne pas confier ce travail à un autre.

Voilà la demande. Jean a raison de répéter : *Monsieur*; c'est une marque de politesse.

3. Il vous prie de remarquer que la saison n'est pas avancée ; dans quinze jours il se mettra à l'ouvrage et se hâtera de façon que les arbres ne souffrent pas du retard de l'élagage.

Voilà la *réponse à l'objection* : elle est juste et vient à sa place. C'est ici, en effet, que M. Giraud pensera : « Est-ce que mes arbres ne vont pas en souffrir ? »

4. (a) Notre voisin, Monsieur, est très pauvre et chargé de famille ; il est le seul qui gagne quelque chose dans la maison, et le malheur qui lui arrive met ces braves gens dans un grand embarras.

(b) Jacques s'inquiète ; il craint de perdre l'ouvrage que vous lui aviez confié ; et nous redoutons qu'il ne fasse des imprudences en voulant reprendre son travail trop tôt.

(c) Ce serait un grand bonheur pour eux tous, si vous vouliez bien consentir à attendre le rétablissement de Jacques.

(d) Nous savons tous, dans le pays, combien vous êtes bon ; et nous espérons que vous voudrez bien obliger de bonnes gens qui sont dans la peine.

Bien ; je vois M. Giraud lisant ce paragraphe. Il se dit : (a) pauvres gens ! la maison ne doit pas être gaie. (b) Si ce brave homme travaille trop tôt, la plaie se rouvrira ; je m'en voudrais d'être cause d'un malheur. (c) Je vois d'ici leur joie, si j'écris que mes arbres peuvent attendre. (d) Ça, je crois que les gens du pays m'aiment bien ; et cela fait plaisir d'être aimé et de passer pour un brave homme.

5. Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mon respect.

Votre tout dévoué serviteur,

Jean.

M. LEGAY. — Ce développement pourrait s'appeler le *paragraphe du bon cœur*. Les savants l'appellent *péroraison*. Ce mot signifie : *fin de discours*. En effet, c'est à la fin qu'est la place de ce développement. En ce monde, *il faut écouter sa raison d'abord, son cœur ensuite*. Il est juste que la personne de qui on sollicite un service se demande : « Suis-je lésé ? » avant de se demander : « Me donnerai-je le plaisir d'être bon ? »

Supposez que le paragraphe 4 soit placé avant le paragraphe 3. M. Giraud se dira : « Cet ouvrier est bien à plaindre ; mais, mes arbres ? » Aussi Jean a mis ce paragraphe à la bonne place ; il a montré à M. Giraud qu'on ne lui ferait pas de tort, et c'est alors seulement qu'il s'adresse à son bon cœur. Alors M. Giraud, rassuré, se laisse aller au plaisir d'obliger ; et même, les réflexions que lui fait faire le paragraphe 4, lui donneront envie de trouver plus juste et plus raisonnable ce que Jean a dit au paragraphe 3. (Exercices 22, 23, 24.)

EXERCICE 22, sur la péroraison. — Trouvez le paragraphe de péroraison dans les deux lettres suivantes.

LETTRE DE PIERRE A SON PÈRE.

Mon cher papa,

1. Maman me permet d'ajouter quelques lignes à sa lettre pour te parler d'une chose dont j'ai grande envie.

2. Tu sais que ma boîte de compas est usée ; il y a des pièces qui manquent ; je ne peux plus guère m'en servir.

3. Eh bien, on fait maintenant des boîtes de forme nouvelle : c'est un étui très plat, en cuir ; c'est très joli et très commode à mettre dans la poche.

4. Est-ce que tu voudrais m'en rapporter une, mon cher papa, puisque tu m'as promis de m'acheter quelque chose à Paris ?

5. Seulement, ces nouvelles boîtes ont un défaut ; elles coûtent un peu cher.

6. Mais je soignerai mes nouveaux compas mieux que les premiers ; car maintenant je suis plus grand, et je sais mieux me servir des instruments de dessin.

7. A bientôt, mon cher papa, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton petit garçon qui t'aime beaucoup,

Pierre.

27. — **Résumé.**

Ainsi, une lettre est un discours qu'on écrit, au lieu de le parler. Quel que soit le sujet, il faut écrire comme on parlerait si la personne était présente. La seule différence, c'est que, dans une lettre, comme on a le temps de réfléchir, 1° On est plus complet; 2° On met plus d'ordre dans ses idées; 3° On s'exprime plus correctement.

23. AUTRE EXERCICE. — Votre voisine, la bonne vieille Jeanne Barbin, est infirme et ne peut plus suffire à gagner sa vie. Elle n'a plus de famille, son fils unique ayant été tué dans la guerre de 1870. Elle voudrait être inscrite sur la liste des indigents; mais elle sait à peine écrire. Vous vous chargez de rédiger sa demande.

Monsieur le Maire,

1. La soussignée, Jeanne Barbin, domiciliée en cette commune, a l'honneur de solliciter de votre bienveillance son inscription sur la liste des indigents.

2. Elle a plus de soixante-cinq ans; elle est veuve et sans enfants; ses infirmités l'empêchent de travailler suffisamment pour gagner sa vie.

3. Elle vous prie, Monsieur le Maire, de vouloir bien envoyer un membre du Bureau de bienfaisance, afin de constater qu'elle est malheureusement dans les conditions exigées par les règlements.

4. Elle espère, Monsieur le Maire, que vous voudrez bien accueillir sa demande.

5. Elle a l'honneur d'être, Monsieur le Maire,

Votre très humble servante,
Jeanne Barbin.

24. AUTRE EXERCICE. — Trouver et placer, dans la lettre suivante, le paragraphe de la réponse à l'objection, et le paragraphe de la péroraison.

LETRE DE PAUL A SON PÈRE.

Mon cher papa,

1. Pendant que tu es en voyage, Louis, notre ancien garçon de ferme, que tu as renvoyé à cause de son mauvais caractère et de ses réponses malhonnêtes, est venu pour te voir. Il voulait te demander si tu consentirais à le reprendre chez nous.

2. Je lui ai dit que tu ne serais pas ici avant quinze jours. Alors, il m'a prié de t'écrire et d'intercéder pour lui auprès de toi.

3. Je lui ai promis de le faire, et je viens te demander, cher papa, si tu voudrais le reprendre à ton service.

4. En attendant ta lettre, cher papa, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils qui t'aime bien

Paul.